

NOTRE EDITION

-DU-

1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, l'ABELLE publiera cette année, le 1er septembre, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1898-99 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété ont même aux plus exigeants.

Le numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle—ne s'offrant qu'une fois l'an—pour les annonceurs et nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

LES ACCIDENTS

CAUSES PAR LES

COURANTS ELECTRIQUES.

Aujourd'hui, un bien lamentable accident, fruit évident de la négligence ou de l'impéritie des hommes qui sont chargés de poser les fils électriques et de diriger les différents courants à travers nos rues. Les autorités municipales, d'un côté, les compagnies, de l'autre, se font par trop un jeu de la vie des citoyens et des ouvriers, que les uns et les autres ont à sauvegarder.

Il suffit de parcourir nos rues et de se rendre compte des milliers et milliers de courants électriques qui se croisent, à chaque instant au-dessus de nos têtes, pour rester effrayé des dangers que nous courons tous, à toute heure du jour ou de la nuit. Le long de chacun de ces fils se promène le mort, sans cesse menaçant; le plus léger accident, la moindre négligence peuvent produire de terribles catastrophes. Que serait-ce donc si la malveillance s'en mêlait et préparait une tentative criminelle?

Il est vraiment temps que l'on mette un terme à cet affreux état de choses et qu'au moyen d'un procédé quelconque on arrive à produire l'isolation complète des courants électriques. Les accidents deviennent par trop fréquents, et si les compagnies ne veulent pas prendre les précautions nécessaires pour en éviter le retour, ou si elles confient le maintien de ces instruments de mort à des incapables, il faut que les autorités interviennent sérieusement et les poursuivent sans pitié.

Quand l'abattage de ces poteaux électriques qui sont un objet de terreur pour tant de gens! A quand l'établissement des courants souterrains?



COU DU PATY DE CLAM

UNE LETTRE INEDITE GUILLAUME ET DREYFUS

NAPOLEON I<sup>er</sup>

Les journaux autrichiens annonçaient dernièrement l'arrestation de falsificateurs de billets de banque.

Par les lettres inédites de Napoléon I<sup>er</sup>, en voici une qui, à ce propos, n'est pas sans intérêt. Jugez plutôt:

«Au comte Fouché, Ministre de la police générale. «Schœnbrunn, 6 sept. 1809.

«Marc vous enverra une collection de toutes les différentes espèces de billets de banque. Vous trouverez ci-joint une ordonnance relative à cet objet. «Je désire que vous montiez une fabrication de ces billets de toutes les valeurs jusqu'à concurrence de 100 millions. Il faudrait monter une machine qui pût en fabriquer 10 millions par mois.

«C'est avec le papier-monnaie que la maison d'Autriche a pu me faire la guerre; c'est avec le papier-monnaie qu'elle pourra encore me la faire.

«Cela étant, il est de ma politique, en ce temps de paix comme en temps de guerre, de détruire ce papier-monnaie et d'obliger l'Autriche à revenir au système du numéraire qui, par sa nature, la mettra dans la nécessité de réduire son armée et les dépenses folles par lesquelles elle a compromise la sûreté de mes Etats.

«Mon intention est que cette opération se fasse avec secret et mystère. «Dependant le but que je me propose est bien plutôt le but politique qu'un avantage de spéculation et de gain.

«NAPOLEON.»

Quand, le 14 octobre suivant, la paix fut signée à Schœnbrunn, l'Autriche commença déjà à être envahie par les faux billets de banque de Fouché.

Fécondité extraordinaire.

Les journaux de Londres, signalent un cas extraordinaire de fécondité qui vient de se produire à Fenny Stratford, près de Londres. Une malheureuse femme a mis au monde six enfants à la fois. Aucun d'eux n'était vivant. Quatre étaient du sexe féminin et deux du sexe masculin. Le musée anatomique de Londres vient de réclamer les six petits corps afin de les examiner.

On sait que la reine Victoria fait toujours un cadeau à la mère qui, dans l'intérieur de son royaume, met au monde trois enfants vivants. On annonce que malgré l'insuccès de l'accouchement, elle va envoyer un présent à la femme de Fenny Stratford. Franchement, elle ne l'aura pas volé.

Les chapeaux de la reine Victoria.

Jadis, les dames anglaises n'auraient jamais songé à porter des chapeaux en visite ou en voiture, sinon à la campagne. Mais, peu de temps après son mariage, la reine Victoria se mit à porter des chapeaux choisis surtout au point de vue de la commodité, protégeant les yeux et la nuque contre les rayons du soleil.

Quand la modiste de la Cour avait créé une forme particulièrement commode, la Reine en envoyait un modèle à ses amies, particulièrement à l'impératrice Eugénie.

La forme des chapeaux de la Reine n'a jamais varié, mais la modiste de la Cour a le droit de modifier de temps en temps la garniture.

Voici un des modèles que la Reine préfère: diadème de tocan jaune, posé sur une noire avec garniture de tulle noir et de plumes de même couleur.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

Monsieur Ambroise Thomas, Sosa, Leoncavallo, Schizonyi, etc., tels sont les noms des compositeurs dont les productions ont fait les frais de la soirée d'hier au Parc Athlétique, et c'étaient les plus belles pages de ces maîtres qui avaient été choisies par le chef de l'orchestre hongrois. M. Schizonyi a eu une occasion de plus de faire valoir ses talents, et il y a réussi.

WEST END.

Mlle Marie Decca se fait chaleureusement applaudir, chaque fois qu'elle se fait entendre au West End. Sa voix est superbe et très bien maniée par l'artiste.

Quant à l'orchestre symphonique dirigé par le Prof. Paoletti, il marche de succès en succès; nous n'avons plus à faire son éloge: il a bien su faire son chemin lui-même. C'est à l'heure qu'il est le favori du public.

MOTS POUR RIRE

Réflexion judicieuse d'un pilier de triport:

—C'est tout de même bien étrange: plus un cerle est ouvert, plus il est exposé à être fermé!

Dans le cabinet du juge d'instruction:

—Racontez-moi, dit le juge, votre vie antérieure; dites-moi succinctement ce qui vous a conduit ici? —Un gendarme, mon juge, répond le prévenu.

DEPECHE

Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABELLE

Les «Guérinistes».

Paris, France, 23 août.—Les «Guérinistes» tiennent toujours bon au quartier-général de la Ligue anti-sémitique, dans lequel ils sont assiégés par la police depuis le 12 août, à la suite de troubles. La tranquillité règne au dehors.

Les assaillés ont élevé une nouvelle barricade de tables et de chaises qu'ils ont enduit de pétrole, dans le but, croit-on, de l'incendier s'ils sont attaqués. Des pompiers restent en permanence à l'extérieur.

Panique en Russie.

St-Petersbourg, Russie, 23 août.—Des avis du sud de la Russie établissent que la croyance courante dans la fin prochaine du monde cause une panique parmi les classes ignorantes. De Khar'kov, capitaine du gouvernement de ce nom, les ouvriers partent en grand nombre afin de passer leurs derniers jours, croient-ils, dans leurs villages.

Les propriétaires des fabriques ont demandé à la police d'arrêter cette émigration, afin de prévenir la ruine complète de leurs affaires.

Conseil de cabinet à Berlin.

Berlin, Allemagne, 23 août.—Les membres du conseil de la couronne de Prusse se sont réunis aujourd'hui sous la présidence de l'empereur. La séance a duré deux heures et demie.

Après la réunion Sa Majesté avait reçu un rapport du docteur Von Lucanus, chef du cabinet de l'empereur, sur la situation. Le prince Von Derburg, ambassadeur d'Allemagne en France, a demandé à l'empereur aujourd'hui. On suppose qu'ils ont discuté l'affaire Dreyfus.

Les terres publiques de l'île de Cuba.

La Havane, Cuba, 23 août.—On a tenté de lyncher à Matanzas un mulâtre du nom de Gener, ancien domestique d'un chef de guérillas espagnols.

Après la guerre, Gener s'était rendu aux îles Canaries. Il était revenu à Cuba en quête de sa famille.

Reconnu dans une rue de Matanzas, il a été immédiatement entouré de gens criant: «Lynchez-le!»

Gener s'est réfugié dans un café, mais il a été battu et blessé à coups de couteaux. La police l'a délivré et fait transporter à l'hôpital. Aucune arrestation n'a été faite.

Le major Bloom est chargé de faire un rapport sur le système cubain d'enregistrement des titres de propriétés, ainsi que sur la méthode de disposition des terres publiques.

Une liste de ces dernières sera dressée. Elle comprendra les terres publiques au sens américain du mot et les terres acquises par les ordres religieux après leur suppression.

De nombreux livres importants ont disparu des archives de la

Havane. On pense que le public aidera à les retrouver.

Refus péremptoire.

Londres, 23 août.—On dit que le capitaine «Ben» Parker, patron du yacht de l'empereur Guillaume, Metzer, ayant, à l'instance de Sir Thomas Lipton, demandé à Sa Majesté la permission de cooduire le «Shamrock» dans les prochaines courses de la Coupe d'Amérique, a reçu un refus péremptoire.

On rapporte que l'empereur Guillaume a dit à Parker de ne prendre aucune part, quelle qu'elle soit, aux courses de la Coupe d'Amérique. On ajoute que Sa Majesté n'a donné aucune raison.

Procès des révolutionnaires péruviens.

Lima, Pérou, 23 août, par voie de Galveston, Texas.—Le transport «Lima» amènera les leaders révolutionnaires des départements du sud au Callao, où ils seront jugés par une cour martiale.

Le transport «Constitution» arrivera au Callao le 29 août avec le président élu Romano et les commissaires qui sont allés le chercher.

Les cléricaux et les démocrates se préparent à recevoir le nouveau président.

La réponse du Transvaal.

Londres, 23 août.—M. Joseph Chamberlain, secrétaire d'état pour les colonies, a reçu le texte de la réponse du Transvaal aux propositions du gouvernement britannique. Il l'examine actuellement.

Les membres du cabinet sont prêts à se réunir, mais M. Chamberlain ne divulguera pas le contenu du message du sud de l'Afrique avant une décision du gouvernement sur la marche à suivre.

Le séjour de l'Olympia à Villefranche.

Nice, France, 23 août.—L'amiral Dewey, les officiers et les hommes du croiseur américain Olympia, qui se trouve actuellement en rade de Villefranche, près de Nice, s'occupent déjà de leur réception à New York et s'y préparent.

L'amiral Dewey a reçu des autorités la permission de débarquer le bataillon d'infanterie de marine de l'Olympia à Villefranche pour l'exercer pendant le séjour du croiseur.

M. Granet, préfet des Alpes-Maritimes, a visité l'amiral Dewey aujourd'hui. Le préfet a exprimé le plaisir que causait au gouvernement français la visite de l'amiral, et il a ajouté l'assurance de son admiration personnelle.

On croit que l'amiral Dewey ira demain à Nice pour rendre les visites officielles.

Nouvelles Américaines.

Envoi de provisions à Porto-Rico.

New York, 23 août.—Le transport américain McClellan est parti aujourd'hui pour San Juan de Porto-Rico avec 1,600 tonnes de vêtements, d'aliments, de médicaments et de matériaux de construction destinés aux victimes de l'ouragan dans l'île.

Le McClellan emporte en outre un fort détachement de recrues qui seront réparties dans les garnisons du sud, des soldats dont les congés sont expirés, des officiers et de nombreux commis de bureau.

La réception de Dewey à New York.

New York, 23 août.—La sous-commission des plans et arrangements de la commission de réception de Dewey a discuté aujourd'hui la suggestion de donner parades sur l'eau et sur terre, vendredi 29 et le samedi 30 septembre, au lieu du samedi 30 septembre et du lundi 2 octobre, comme on en avait l'intention.

Le capitaine Rowley D. Evans a dit aux membres du comité qu'il était très facile à l'amiral Dewey d'arriver un jour plus tôt. En conséquence, la dépêche s'est vendue à un prix élevé.

Amiral George Dewey. Villefranche, France. Comité chargé de votre réception requiert que si cela vous convient vous arrégiez pour le jeudi 28 septembre, au lieu du 29, afin que les parades aient lieu vendredi et le samedi.

Attendons réponse. Randolph Regeheimer, Maire par intérim.

Tragédie dans le Tennessee.

Helenwood, Tennessee, 23 août.—A Oneida, près de la frontière du Kentucky, la nuit dernière, Charles West, fils d'un riche toyon, a été tué, et David Akers, était grièvement blessé. Ils faisaient partie d'un groupe d'individus essayant de chasser un homme de la ville. Ils se sont rendus à la maison où l'homme se trouvait et ont tenté de le prendre. Mais le propriétaire de la maison et l'homme, après avoir essuyé feu des assaillants, ont tiré et le résultat annoncé plus haut. On n'a pu apprendre les noms de ceux qui ont tiré.

TEMPERATURE.

Du 23 août 1899.

Table with 2 columns: Time (du matin, midi, 3 P.M., 6 P.M.) and Temperature (Fahrheit, Centigrade).

BULLETIN FLUVIAL.

Table with 4 columns: Station, Plateau, Hauteur, Changement. Lists various stations and their water levels.

NAVIGATION FLUVIALE.

Table with 2 columns: Departure (Départs de bateaux à vapeur) and Date (JEUDI, 24 AOUT 1899). Lists ship names and destinations.

Feuilleton

-DE-

L'Abelle de la N. O.

Mortel Outrage.

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JULES MARY.

QUATRIÈME PARTIE.

GOLIATH ET BASTILLE.

VII

LE SUPPLICE DU REMORDS.

[Suite.]

—En ce moment, il est calme; dans une heure, se soit, demain, il peut avoir quelque accès de

fièvre et commettre une imprudence, ce que peut-être. Veuillez bien sur lui!

La recommandation était inutile.

Elle était prise d'une immense pitié devant ce pauvre visage de moribond qui trahissait si bien la souffrance.

—Et joignant les mains, elle disait tout bas:

—Oh! mon ami, mon père... comme je voudrais donner ma vie pour la vôtre... C'est de moi que vient tout le mal... c'est parce que j'existe que vous êtes malheureux... Oh! mon père chéri, je voudrais tout sacrifier pour vous...

Elle lui caressait doucement le front. Elle remontait la couverture pour qu'il n'eût pas froid, et quand il avait les bras dehors, elle les recouvrait abstinément.

Puis, de minute en minute, sur le front brûlant, elle renouvelait les compresses de glace.

La seconde nuit, il eut un mouvement violent, et, repoussant tout ce qui pesait sur sa poitrine comme un fardeau énorme, arrachant ces bandes de glace qui lui comprimaient le front, il voulait se jeter hors de son lit.

Il criait d'une voix éclatante: —Je veux aller... Je veux tout l'homme de qui vient tout le mal... Je veux tuer celui qui a péjonné surmon cœur et dont j'ai été la dupe toute ma vie. Je veux... je veux...

Elle n'aurait certainement pas en la force le contenir. Elle souleva les domestiques. Ils accoururent prêts à l'aider.

Mais leur intervention fut inutile cette nuit-là.

Michel était retombé dans son lit agité de soubresauts, disant des phrases incohérentes, puis il resta immobile.

Seulement, ses yeux ne se fermaient point.

Fixement, il semblait regarder devant lui, dans l'invisible, des choses qui lui seul pouvait apercevoir.

Elle le calma encore, parlant ainsi qu'elle eût fait à un enfant: —Comme vous êtes méchant! Ce n'est pas bien! Pourquoi voulez-vous me faire de la peine? Rentez à dormir! Nous vous soignerons et vous guérirons... C'este voix, était si douce et si persuasive, qu'il en parut frappé.

Il écoutait. Les yeux étaient toujours fixes, le visage immobile, et pourtant, elle en était sûre, ses paroles étaient arrivées jusqu'à lui.

Elle reprit: —Oh! mon père, oh! mon ami, pourquoi n'avez-vous plus confiance en celle que vous avez tant aimée, et pourquoi avez-vous chassé loin de vous celle qui vous aimait tant?...

Il tourna cette fois les yeux vers elle.

Marie-Rose tressaillit. Ect-ce qu'il allait le reconnaître.

Redoutant une trop vive émotion chez le malade, elle se recula devant ce regard, prête à disparaître...

Mais il ferma bientôt les yeux et ne bougea plus.

Elle vit avec joie qu'il s'était endormi, plus calme, et le médecin, quand il revint, donna, pour la première fois, à la jeune fille un peu d'espoir.

Ainsi, à de longues années d'intervalle, se représentait pour Michel la même situation.

Loups, Frédéric, par ses soins, ses remords, son affection ardente, avait sauvé le petit agonisant.

Accourant, la fille de Frédéric accomplissait le même miracle et, à force de douceur, de tendresse magnétique, s'irradiant jusqu'au fond de la pauvre âme endolorie et blessée, elle allait peut-être arracher Michel à la mort.

A toutes les heures du jour, Frédéric envoyait chercher des nouvelles de son frère.

Marie-Rose ne se contentait pas de les donner verbalement, elle les écrivait. Ses lettres, elle le savait, consolait Frédéric dans sa détresse. Mais, en cette nuit qui commençait, au milieu du grand et profond silence de la nature que

rien n'interrompait, pas même un de ces coups de vents si fréquents dans la montagne, Marie-Rose entendit se refermer la grille du chalet.

Elle regarda l'heure. Il était près de minuit.

Le médecin venait de sortir et il y avait quelques minutes et ne devait revenir que le lendemain.

Qui pouvait se présenter à pareille heure?

Quelque domestique, sans doute, qui s'était attardé?

Elle n'y pensait plus, lorsqu'elle crut percevoir un bruit de pas qui se faisaient prudents, dans le corridor.

Elle n'était pas peureuse. Elle avait-elle à craindre? Elle écouta.

Tout d'abord le bruit ne se renouvela point.

Elle venait, cette fois, de la chambre voisine de celle du malade, c'était probable qu'un Marie-Rose s'était fait préparer un lit. —Il y a quelqu'un là, qui se cache.

—Alors, pourquoi?... —Pourquoi je suis ici? pourquoi je suis venu? —Oui.

—Tes lettres sont si désespérées, je vois si peu d'espoir de sauver Michel que je n'ai pas voulu rester loin de lui... Il faut que je le revienne, ne fût-ce qu'une fois, pendant une seconde, et si cela se peut, il faut que je l'embrasse...

Profondément émue: —Venez, il ne vous entendra pas... Il dort... Et s'il ne dormait pas, hélas! il ne pourrait vous reconnaître...

Il entra furtivement.

Et tombant il s'approcha du lit.

Là, il s'agenouilla. Il avait peine à retenir ses sanglots.

Une main de Michel pendait le long du lit. Il s'en empara, doucement, et l'embrassa.

Et Marie-Rose l'entendit qui murmurait: —Pardonne-moi, Michel! Je n'ai jamais cessé de t'aimer et je voudrais mourir pour toi!

Il resta là quelques minutes. Il contemplait avec un sombre désespoir ce visage aimé où s'élevait imprimé pour jamais le cachet d'une souffrance qui ne finirait qu'avec la vie. —C'est ma faute! Et c'est moi qui suis coupable! Et c'est lui, l'innocent, lui qui est frappé... Quand il se retira, il dit à

—Demain, la nuit, pourrai-je revenir?... —Je vous le dirai.

Il sortit lentement, comme s'il était venu.

Et Marie-Rose entendit, quelques instants après, se refermer la grille.

Dans la journée, il arriva plusieurs reprises que Michel souleva dans son lit, sur les mains.

Alors il promena son regard autour de lui.

Quelle chose frappait déjà son intelligence qui se réveillait? Marie-Rose effrayée, craignant d'être reconnue, se blottit derrière les rideaux du lit.

Le soir, la vit pas ce jour-là. Michel, la même scène se répéta.

Elle n'eut pas le temps de cacher.

C'était elle qu'il regardait cette fois, d'un regard étrange. Un travail douloureux se faisait dans cette tête.